

La construction d'une discipline. Histoire des congrès internationaux des américanistes (1875-1947)

Christine Laurière

CNRS (UMR9022 Héritages)

2021

POUR CITER CET ARTICLE

Laurière, Christine, 2021. «La construction d'une discipline. Histoire des congrès internationaux des américanistes (1875-1947)», in *Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, Paris.

URL Bérose : article2398.html

Publication Bérose : ISSN 2648-2770

© UMR9022 Héritages (CY Cergy Paris Université, CNRS, Ministère de la culture)/DIRI, Direction générale des patrimoines et de l'architecture du Ministère de la culture. (Tous droits réservés).

Votre utilisation de cet article présuppose votre acceptation des conditions d'utilisation des contenus du site de Bérose (www.berose.fr), accessibles [ici](#).

Consulté le 19 avril 2024 à 02h37min

Publié dans le cadre du thème de recherche «Histoire de l'anthropologie française et de l'ethnologie de la France (1900-1980)», dirigé par Christine Laurière (IAC-LAHIC, CNRS, Paris).

« L'impression qui se dégage des travaux de ce premier Congrès est une impression d'enthousiasme, de jeunesse et d'inexpérience. Alors que l'Amérique était encore si mal et si peu connue, ce sont les problèmes les plus difficiles qui attirent les chercheurs, ceux qui, semble-t-il, n'auraient dû se poser que lorsque l'inventaire des civilisations américaines aurait été sinon terminé, du moins largement avancé. Ce sont les thèses les plus aventureuses qui tentent les Congressistes. Beaucoup d'entre elles ou bien ont été complètement abandonnées par la science moderne ou restent encore en discussion à l'heure actuelle : Découverte de l'Amérique antécolumbienne, les Phéniciens en Amérique, le Bouddhisme en Amérique, l'Atlantide, [...], la tradition de l'homme blanc, les Origines des Peuples de l'Amérique. La linguistique fournit les thèmes les plus osés : comparaison des langues indiennes avec le danois, avec le basque, avec le bas breton. » [1]

Tout en se voulant indulgent et nuancé envers l'œuvre des devanciers et précurseurs de l'américanisme, ce jugement de Paul Rivet – qui fut, selon l'anthropologue brésilien d'origine allemande Herbert Baldus, la « véritable incarnation de l'esprit du congrès international des américanistes » [2] pendant plus de trente ans – n'en jette pas moins un certain discrédit sur la qualité et la valeur des travaux des premiers américanistes, empêchant ainsi de réfléchir à ce qui se joua dans la mise en place réussie d'une institution scientifique toujours

pérenne [3]. Repris et amplifié en 1974 par l'anthropologue Juan Comas dans son ouvrage de compilation, *Cent ans de congrès internationaux des Américanistes* [4], ce jugement fit longtemps figure de lieu commun parmi les américanistes contemporains, qui adoptèrent une lecture peut-être un peu trop hâtivement présentiste de l'histoire de leur discipline [5]. Les quelques travaux historiographiques récents sur l'américanisme incitent à réviser ce jugement et à se demander ce que représenta la création d'un tel congrès international bisannuel [6] pour l'américanisme, ce qui s'y joua, et de s'interroger sur les diverses raisons de son succès. À partir d'une réflexion en termes de pratiques scientifiques, d'institutionnalisation et d'internationalisation de la science, d'émulation, de constitution d'une communauté savante et de réseaux de sociabilité scientifique, il est possible d'aborder différemment l'histoire et l'anthropologie du savoir américaniste.

Rares sont les recherches engagées dans ce sens, l'histoire de l'américanisme est encore relativement mal connue – surtout dans sa dimension internationale – et en ce qui concerne l'histoire du congrès international des américanistes comme institution scientifique, le domaine reste largement en friche faute d'une prise de conscience de l'importance et de la spécificité de cet instrument scientifique pourtant fondamental dans la construction identitaire de la discipline. Pour autant, il ne saurait être question ici de se pencher attentivement sur les origines du congrès international des américanistes, sur le déroulement de chaque session. Plus concrètement, le propos de cet article est de baliser une histoire longue du congrès qui irait de 1875 à l'après-Seconde Guerre mondiale, en posant quelques jalons, de souligner certaines caractéristiques notables. Après avoir resitué cette initiative dans son contexte français, il s'agira de montrer de façon synthétique comment la mise en place de ce congrès scientifique a stimulé et favorisé une entente internationale sur ce qui ressortissait légitimement au domaine des études américanistes et ce qui devait en être exclu. On verra ainsi que les premiers congrès ont principalement servi à séparer le bon grain de l'ivraie, à disqualifier des thématiques et des pratiques qui n'étaient plus admises comme scientifiques – en un mot, à *discipliner* l'américanisme, à encadrer son exercice et forger son identité, à créer une entente internationale autour de valeurs et de centres d'intérêt définis en commun. On tentera ensuite de comprendre les différentes fonctions jouées par le congrès. Au fil des sessions, et selon les pays organisateurs, il y eut des congrès servant à marquer des temps de commémoration, de fondation, de légitimation voire de consécration de l'œuvre accomplie par un américaniste éminent [7] ou une institution muséale, scientifique. De fait, elles s'articulent étroitement aux spécificités – historiques, scientifiques – de la nation accueillant le Congrès et permettent de dresser une cartographie des terres de prédilection de la pratique scientifique de l'américanisme. Si l'on prend pour critère le nombre de congrès organisés par pays entre 1875 et 1947, cinq nations se distinguent tout particulièrement dans ce classement dont le résultat ne doit rien au hasard : la France (4 congrès), l'Allemagne (3), les États-Unis (3), le Mexique (3), et l'Espagne (3). Cette statistique sommaire dit quelque chose de significatif sur l'emboîtement des logiques scientifiques nationales et internationales, et informe sur la position dominante ou dominée occupée par chacun. Cette reconnaissance tacite de l'existence de nations plus américanistes

que d'autres n'empêche pas un accord fondamental sur la valeur suprême qui les rassemble : l'internationalisme scientifique, qui les sert tous sans exception car, sans lui, il ne saurait y avoir de compétition ni de rapport de force, de circulation ni de transfert des pratiques et des connaissances scientifiques, de légitimation ni de reconnaissance à l'échelle internationale du travail accompli à l'échelle nationale. Cette affirmation de l'existence d'une internationale scientifique américaniste, qui s'est constituée progressivement à la faveur de ces réunions, fera l'objet de la dernière partie de cet article. Car il y eut des moments où la signification politique, idéologique, de l'internationalisme scientifique revêtit une acuité toute spéciale : après la Première guerre mondiale, l'engagement résolu d'une poignée d'américanistes à dépasser les logiques géopolitiques clivant le monde entre vainqueurs et vaincus contribua définitivement à asseoir la pérennité et la légitimité même de l'institution du congrès en tant que telle.

Une initiative française

Comme le remarquent à juste titre Etienne Logie et Pascal Riviale dans leur article sur les origines et le déroulement du premier congrès international des américanistes, « en ce dernier quart du XIXe siècle, dans un contexte de grande dispersion de la recherche américaniste, la tenue d'une telle réunion paraissait une gageure » [8]. Que la France en soit à l'initiative n'est pas moins surprenant, alors que l'Allemagne dominait ce domaine d'études [9]. Entre 1857 et 1873, pas moins de quatre sociétés savantes se succédèrent en France, se proposant toutes, avec plus ou moins les mêmes membres, de fédérer les recherches menées sur le Nouveau Monde dans le domaine émergent des sciences de l'homme (anthropologie physique, paléanthropologie et archéologie, linguistique et philologie, ethnographie), en focalisant leur intérêt sur l'étude du premier habitant du continent, l'Indien. Société américaine de France (1857), Société d'ethnographie orientale et américaine (1859), Comité d'archéologie américaine (1863), reconstitution d'une nouvelle Société américaine de France (1873) : la simple énumération de ces initiatives institutionnelles créées dans l'enthousiasme, mais qui firent pour la plupart long feu, tend à suggérer que le mouvement américaniste français peina à se structurer durablement, à trouver son identité et un programme fédérateur. Ce ne furent pourtant pas les brillantes – mais rares – personnalités savantes qui manquèrent, ni les explorateurs partis en mission arpenter le territoire des jeunes républiques sud-américaines ou de l'Amérique du Nord, avec leurs propres deniers et/ou le patronage du Muséum d'histoire naturelle ou du Service des missions scientifiques et littéraires [10]. Des raisons plus spécifiques au contexte national, intellectuel et institutionnel, mais aussi géopolitique, de l'époque, furent peu favorables à l'épanouissement de la science américaniste et à son institutionnalisation. En effet, alors que l'amateurisme et la force du modèle de la tradition lettrée classique, surtout préoccupé par les hautes civilisations antiques prestigieuses et la philologie – très prégnants dans la succession de sociétés savantes évoquées plus haut –, nuisaient à la légitimation et l'établissement d'un programme de connaissance scientifique des civilisations du Nouveau Monde, les événements politiques ne contribuèrent pas non plus à la stabilisation de

structures collectives susceptibles d'encadrer efficacement les initiatives individuelles. 1867 fut, de ce point de vue, une « année noire pour l'américanisme français [...] marquée par le repli du corps expéditionnaire français au Mexique, l'exécution de Maximilien, les cessations d'activités officielles de la Commission scientifique du Mexique comme du Comité d'archéologie américaine. » [11] Et l'année 1871 n'est guère meilleure, avec la défaite militaire de la France contre la Prusse de Guillaume Ier, la destruction des importantes collections recueillies par les membres de la Commission scientifique du Mexique (1864-1867) [12], bombardées lors du siège de Paris, en janvier 1871. Ce sombre tableau, encore noirci par la mort de quelques personnalités actives du Comité d'archéologie américaine, fait dire à Nadia Prévost que, en 1872, « ce champ d'études était en France au point mort » [13].

La tenue du premier congrès international des orientalistes en 1873, sous la férule de la Société d'Ethnographie, semble bien avoir changé la donne et poussé quelques membres historiques du vieux Comité à souffler sur les braises de la première et prestigieuse Société américaine de France pour tenter de raviver une flamme américaniste bien vacillante, en réintégrant le giron de la Société d'Ethnographie. De l'ambitieux programme concocté par le petit groupe des fondateurs, il ne restera rien [14], si ce n'est cette initiative audacieuse de l'organisation d'un congrès international des américanistes, suggérée par Léon de Rosny, personnalité scientifique importante que l'on retrouve au berceau de toutes les sociétés savantes susnommées et qui est, de plus, à l'initiative du premier congrès des orientalistes [15]. Depuis une vingtaine d'années, orientalisme et américanisme ont en effet partie liée, d'un point de vue institutionnel tout du moins, puisqu'ils évoluent sous la tutelle de la Société d'Ethnographie [16] (fondée en 1859 par le même Léon de Rosny) et qu'ils partagent un certain nombre de membres en commun. Le congrès international des orientalistes ayant obtenu un succès prometteur, on peut raisonnablement penser que Rosny espéra sauver la mise des américanistes français en pariant sur une échappée par le haut, hors du marasme et de la léthargie qui menaçaient de s'abattre sur leurs activités [17]. Trop peu nombreux en France, ils n'atteignaient pas la masse critique qui leur aurait permis de combler le déficit de reconnaissance universitaire attachée à une spécialité que l'on est alors bien en peine de situer sur l'échiquier émergent de ces nouvelles disciplines constituées par les sciences humaines et sociales – les orientations spiritualistes, idéalistes voire messianiques de la Société d'Ethnographie fragilisant les fondements théoriques et scientifiques de cet américanisme français dans sa première mouture. Le « Congrès [étant] par excellence l'instrument de la légitimation » [18], l'organisation d'un tel événement – qui plus est international – devint la meilleure façon de sortir de l'impasse hexagonale, afin de faire nombre, de montrer le retentissement international et diplomatique de l'ambition américaniste française, de tisser un réseau de sociabilité savante qui favorise l'échange et la communication et de montrer la réactivité et la vitalité de la science française censée devancer, par son esprit d'entreprise, ses consœurs européennes, y compris allemande. Léon de Rosny reconnaissait lui-même avoir « emprunté l'idée des congrès à l'Allemagne 'où des réunions de ce genre [avaient] lieu depuis plusieurs années' » [19]. Hélas, cette initiative fort louable et le succès – pour partie mondain [20] – de ce premier rassemblement international

ne semblent pas avoir eu en retour l'effet vertueux escompté sur le petit groupe de la Société américaine de France, qui n'en retira aucun prestige scientifique national, aucun bénéfice pour l'affermissement de sa position institutionnelle. L'américanisme tel qu'il y était pratiqué n'était pas encore suffisamment arrimé à l'anthropologie, conçue comme l'histoire naturelle de l'homme, à l'ethnographie, à l'archéologie scientifique, pour trouver sa légitimité. Il ne faudrait donc pas croire que ce n'est qu'une fois parvenu à maturité scientifique sur le sol français que l'américanisme, fort qu'il aurait été de son autorité et de sa légitimité nationales, s'exporta et tenta de fédérer ses condisciples étrangers. Ce n'est pas la logique qui présida à ce rassemblement et Anne Rasmussen, en s'intéressant aux congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, parvenait aux mêmes conclusions, en mettant en garde contre la « conception classique – et souvent erronée – de l'antériorité des cercles scientifiques nationaux sur l'organisation internationale » [21].

De fait, les études américanistes ne gagnèrent pas beaucoup plus en visibilité en France, et il fallut attendre 1895 et la création de la Société des Américanistes de Paris – avec l'arrivée d'une autre génération d'américanistes – pour apercevoir une amorce de changement. Cette dernière réussira avec éclat là où ses aînées échouèrent sans doute parce qu'elle arriva à un moment plus propice, d'un point de vue institutionnel et scientifique, mais aussi parce qu'elle sut se démarquer franchement de l'orientalisme, et des prises de position identitaires antagonistes de la Société d'Ethnographie et de la Société d'anthropologie de Paris [22]. Une leçon cependant avait été retenue des expériences passées : celle d'un américanisme résolument international, qui tire parti des atouts propres à chaque nation pour les reverser dans le pot commun – logique et discipline auxquelles apprenait à obéir depuis vingt ans déjà un congrès international des américanistes rapidement émancipé de sa tutrice française.

Discipliner l'américanisme

A lire les très détaillés et précieux comptes rendus des premières sessions, on se rend compte qu'il s'agit pour les différents comités d'organisation de veiller à la pérennité de l'initiative de nature privée que représente le congrès, « plante qui naît, croît et meurt dans l'espace de deux années » et qui n'a rien d'« une plante vivace survivant aux sessions qu'elle porte annuellement » [23], assurée de refleurir périodiquement – le congrès fut d'ailleurs bien près de périr vingt ans après sa création. Seul le maillage solide de sociabilité savante internationale que chaque congrès aura su tisser en capitalisant sur les précédents et en œuvrant pour ses successeurs, est capable de garantir la viabilité de l'événement, qui passe par l'intérêt scientifique et la qualité des communications et des échanges. La communauté savante américaniste se soude en se disciplinant et en définissant, au fil des congrès, ce qu'est l'américanisme, elle éprouve sa capacité à faire bloc contre les hérésies en les boutant hors de son domaine de compétence. Fort à propos, l'historien des sciences Leoncio López-Ocón, fait appel au concept de « communauté scientifique », forgé par Robert Merton, pour caractériser le cas américaniste et ce qui se joue dans la mise en place réussie et durable du congrès [24]. Collectif de scientifiques dispersés géographiquement, s'unissant pour l'étude d'un domaine scientifique particulier, ils définissent ensemble leurs propres normes et

règles de production scientifique, jouant ainsi un rôle moteur dans le développement de la discipline. Pendant très longtemps, le congrès des américanistes va représenter pour ses participants le principal voire l'unique lieu d'échanges et de débat au sein duquel ils peuvent faire connaître leurs travaux, en étant assurés de leur donner un certain écho, beaucoup étant isolés dans leur propre pays. Le premier article des statuts du congrès, publiés en août 1874 par la Société américaine de France, circonscrit tout autant un objet d'étude qu'il insiste sur l'importance de la sociabilité savante pour animer ce champ de connaissances. Il stipule en effet que « le Congrès International des Américanistes a pour objet de contribuer au progrès des études ethnographiques, linguistiques et historiques relatives aux deux Amériques, spécialement les temps antérieurs à Christophe Colomb, et de mettre en rapport les personnes qui s'intéressent à ces études. » [25]

Ces personnes n'hésitent pas à se confronter les unes aux autres s'il y a des désaccords dans la manière d'aborder et de traiter certains thèmes. Ceux-ci surgissent tout particulièrement à l'occasion de la lecture de communications sur des sujets sensibles pour tout américaniste en quête de faits solidement étayés, qui souhaite congédier les « robinsonnades et chinoiseries » [26] qui parasitent la démarche scientifique et laissent la bride sur le cou à l'imagination dans un domaine qui tente péniblement de s'en affranchir. De ce point de vue, les premiers congrès font office de purge de toutes ces excentricités puisque vont y être abordées, entre autres, et pêle-mêle : « Les relations qu'ont pu avoir ensemble, au commencement de notre ère, les Bouddhistes d'Asie et les habitants de l'Amérique », la question du Fou-Sang (la découverte par les Chinois de l'Amérique au Ve siècle), l'Atlantide comme pont entre l'Europe et l'Amérique, l'évangélisation chrétienne avant la Découverte, la présence des Sumériens, des Finnois ou des étrusques, etc. » [27] Pour certaines de ces communications, le titre ne doit pas faire illusion car il s'agit aussi parfois de reprendre la question afin de la critiquer, comme Lucien Adam le fait à propos du Fou-Sang, ce dont lui est reconnaissant l'un des membres du congrès, osant à peine espérer sa disparition définitive : « Il est à craindre que la réfutation de MM. de Rosny et Lucien Adam n'empêche une nouvelle réapparition du monstre. Le Congrès de Nancy rendrait un véritable service à la science en déclarant qu'il tient le Fou-Sang pour un serpent de mer scientifique et en lui interdisant d'infester désormais les parages de l'Américanisme. » [28] Léon de Rosny a bien conscience de l'importance de l'enjeu pour la survie même de l'américanisme en tant que mouvement scientifique et il investit le Congrès de cette mission [29], donnant ainsi l'occasion aux américanistes véritables de s'unir en jouant sur le contraste entre la démarche scientifique et les élucubrations infondées, les arguties théologiques sur l'origine de l'homme.

C'est pour cela que la tentation va être grande, chez certains américanistes, de vouloir exclure du champ de compétence de l'américanisme la question des origines du peuplement du continent américain, alors qu'elle est au principe même de bon nombre de recherches, à un moment où l'évolutionnisme est en train de s'imposer comme la principale matrice explicative de l'histoire de l'humanité. La question centrale est en effet toujours la même : d'où viennent les Indiens ? Le peuplement est-il endogène ou exogène ? Si l'homme américain

vient du Vieux Monde, quelles voies migratoires a-t-il empruntées, et quand ? Comment expliquer l'immense variété culturelle, linguistique, physique, du Nouveau Monde ? Pourquoi certaines sociétés – maya, aztèque, inca – ont-elle connu un degré de civilisation jamais atteint par d'autres ? Doivent-elles quelque chose à l'Asie, à l'Europe, ou à leur génie propre ? La question centrale – peuplement endogène ou exogène – est en effet épineuse, et prête le flanc à une énième répétition de la controverse idéologique opposant les monogénistes aux polygénistes, les tenants d'une origine unique de l'homme en un point unique aux partisans d'une multiplicité de branches ayant donné naissance à autant de « races » disséminées sur tout le globe. Cette interrogation alimente bon nombre de prises de parole et anime vivement les débats [30], qui tournent au désavantage des missionnaires et religieux présents.

En même temps, ces questions sur l'antiquité de l'homme américain et le mystère entourant ses origines propulsent l'américanisme sur le devant de la scène scientifique, au cœur des débats traversant ces nouvelles disciplines que sont l'anthropologie physique, la paléontologie, la préhistoire [31], la géologie, l'ethnographie, la linguistique des langues non occidentales. Soucieuse de constituer les archives de l'humanité dans une optique comparative, l'anthropologie est attentive au cas américain – tout comme la linguistique, même si les débordements sont encore trop fréquents à la fin du XIXe siècle, précisément à cause d'un comparatisme échevelé, ainsi que le relève Lucien Adam au congrès de Luxembourg, en 1877, en taçant vertement la communication du vice-président de l'Institut anthropologique de Londres sur « Les origines des langues, de la mythologie et de la civilisation de l'Amérique, dans l'Ancien Monde » :

M. Hyde Clark a voulu embrasser dans le cercle de ses études l'accadien, les langues de l'Indochine, les langues sémitiques, les langues aryennes, la plupart des langues de l'Afrique, une partie des langues de l'Océanie, et la généralité des langues américaines ! Mais, à l'heure présente, les quatre cinquièmes de ces idiomes et de ces familles sont encore autant de *terrae incognitæ* où les premiers travaux de défrichement ne font que commencer ; et, le XIXe siècle appartiendra depuis longtemps à l'histoire, quand l'état d'avancement des études linguistiques spéciales permettra d'aborder, avec quelque chance de succès, le formidable problème auquel [Hyde Clark] s'est attaqué prématurément [32].

Aux dires des américanistes eux-mêmes, il faut presque vingt-cinq ans – soit une bonne dizaine de congrès – pour discipliner l'américanisme. Ernest-Théodore Hamy, organisateur et président du congrès de 1900, à Paris, note avec satisfaction que la « zone de ténèbres et de rêves, dont la Vieille école avait enveloppé, au risque de l'étouffer, l'Américanisme » [33] est en train de refluer. De ce point de vue, le congrès de Stuttgart, présidé et organisé par l'ethnologue Karl von den Steinen, en 1904, constitua un tournant et représenta un saut qualitatif que ressentirent très nettement les américanistes présents, qui s'en félicitèrent, laissant entendre ce qu'est un congrès réussi :

On l'a bien des fois dit et redit, à propos de circonstances analogues : les théories n'ont guère leur place dans nos Congrès. Elles appellent

d'interminables débats et les plus brillants ne sont pas toujours les plus instructifs. De Stuttgart, nous conserverons [...] une série abondante de monographies sur des sujets bien choisis, bien limités, et une gerbe lourde de documents originaux. Cela vaut bien des passes d'armes oratoires [34].

Le constat d'une diminution des communications de nature hétérodoxe est repris à chaque session jusqu'à ce que, en 1915, au congrès de Washington, le secrétaire note que « les communications étaient d'un niveau remarquablement poussé et qu'il y eut une absence presque totale d'amateurisme » [35]. Les américanistes étaient enfin entre eux, entre savants, l'affluence étant loin des niveaux artificiels des premiers congrès qui jouaient sur les registres mondain, politique, et scientifique (1800 souscriptions à Nancy en 1875, encore un millier à Luxembourg en 1877). Logiquement, ce sont d'ailleurs les congrès américains qui attirent le plus grand nombre de participants, les questions américanistes les intéressant au premier chef : près de 400 membres à Washington en 1915, plus de 500 à New York en 1928, 400 à Mexico en 1939. Comparativement, les congrès européens sont de dimension plus modeste mais peuvent quand même attirer jusqu'à 250 membres, comme à Hambourg en 1930.

Au fil des sessions, gagnant en ampleur et en autorité, le congrès international des américanistes se révèle être une formidable caisse de résonance pour les plus récentes découvertes archéologiques, l'état d'avancée des fouilles, les résultats des expéditions ethnographiques, l'actualité éditoriale américaniste. L'organisation de visites des sites de fouilles si le congrès se tient en Amérique, des musées, des dépôts d'archives et des bibliothèques, fait d'ailleurs partie des temps forts incontournables des congrès et permettent aux américanistes de se familiariser encore plus avec leur objet d'étude, de façon concrète. C'est au congrès de Madrid, en 1881, que les américanistes prennent conscience de l'incroyable richesse des archives coloniales, bibliothèques et musées espagnols pour écrire l'histoire des sociétés indigènes ; c'est au congrès de Berlin, en 1888, que de nombreux américanistes effectuent leur premier « pèlerinage ethnographique » [36] parmi les salles du musée d'ethnographie, récemment réorganisé ; c'est au congrès de New York, en 1902, que les américanistes du monde entier prennent connaissance des importants résultats engrangés par la Jesup North Pacific Expedition [37] et qu'est proposé, pour la première fois, le nom d'« amérindien » ; c'est au congrès de Stuttgart, en 1904, que Arthur Baessler présente pour la première fois son monumental ouvrage *Alt-Peruanische Kunst*, qui marque un tournant dans les études sur le Pérou inca, tout comme l'annonce, au congrès de Londres, en 1912, de la découverte par Robert Pietschmann du fameux manuscrit de Guaman Poma de Ayala, *Nueva Cronica y buen gobierno del Perú* ; c'est au congrès de New York, en 1949, que les implications de la découverte du carbone 14 pour la datation furent pour la première fois révélées, etc. On l'aura compris à la lecture de cette énumération : le congrès joue un rôle d'accélérateur de la diffusion de l'information scientifique à l'échelle internationale, il promeut la divulgation des acquis scientifique qui viennent enrichir le domaine américaniste. D'ailleurs, tous les américanistes de renom y participent à un moment ou un autre de leur carrière, pour s'y faire connaître, à leurs débuts, puis s'y faire reconnaître, dans

leur maturité professionnelle et leur expérience.

La naissance du congrès international des américanistes coïncide avec le début d'une période de grand accroissement des connaissances sur l'histoire, l'archéologie, l'anthropologie et la linguistique des sociétés amérindiennes ; elle est presque contemporaine – la devançant un peu – de la professionnalisation de l'anthropologie, qui devient une discipline universitaire dans certains pays occidentaux, mais aussi de ce mouvement de fond de créations de musées ethnographiques un peu partout en Europe, qui suscitent des expéditions et des campagnes de collectes d'objets, et s'accompagnent d'une volonté d'ordonner toutes ces manifestations culturelles. De même, les sessions du congrès enregistrent le changement épistémologique qui s'opère dans les années 1920, lorsque le paradigme évolutionniste cède progressivement le pas au paradigme diffusionniste, plus attentif à l'histoire, et où se renouvelle l'intérêt pour les phénomènes de contact, de migration, dans l'étude des relations entre l'Ancien et le Nouveau Monde, et à l'intérieur même du continent américain [38]. Dans la première moitié du XXe siècle, la recherche américaniste s'arrime de plus en plus fermement à la recherche anthropologique (anthropologie physique, ethnographie, archéologie et linguistique), au relatif déclin de la philologie, de l'histoire et de la géographie, et des questions qui avaient été chassées de l'agenda pour éviter les constructions théoriques hasardeuses, reviennent sur le devant de la scène, mais avec un appareil critique que l'on croit plus solide et en ayant bénéficié des découvertes récentes. C'est ainsi que Franz Boas, le président du congrès de New York, en 1928, peut affirmer que les questions les plus vives de la recherche américaniste sont actuellement : « les relations historiques entre les premières civilisations d'Amérique du Sud et d'Amérique du Nord, et l'histoire des premiers contacts entre l'Asie et l'Amérique [...]. Grâce aux recherches du docteur Rivet et d'autres, la question des relations raciales et culturelles entre la partie méridionale de l'Amérique et l'Australie, et les îles proches, a été mise en avant et nécessite une discussion à part entière. Un autre problème important qui est devant nous concerne l'antiquité de l'homme en Amérique et la signification de la diversité linguistique de notre continent. » [39]

Le congrès ne permet pas seulement de mesurer la structuration de l'identité américaniste et la constitution d'une communauté scientifique internationale, on y prend aussi la mesure des spécificités de la recherche américaniste selon les pays, chaque congrès ayant à cœur de valoriser sa propre histoire scientifique nationale et sa contribution particulière à l'américanisme. L'articulation entre les composantes nationale et internationale n'est donc pas artificielle et montre sa fécondité, en enrichissant réellement la connaissance. Pourtant, si, entre 1875 et 1947, dix-neuf pays et vingt-six villes accueillent le congrès, montrant que l'internationalisme dans la discipline américaniste n'est pas un vain mot et se traduit dans les faits, cinq nations se dégagent nettement et montrent qu'elles entretiennent une relation plus étroite à l'américanisme que les autres. De fait, il y a bien des terres de prédilection de la pratique scientifique américaniste – comme les États-Unis, ce qui ne constitue pas une surprise – et des traditions nationales scientifiques repérables dès cette époque.

Histoires et géographie des Congrès internationaux des Américanistes

Le choix du lieu d'accueil du premier congrès est fixé en septembre 1874 et se porte sur une ville de province, Nancy. L'Allemagne avait bien fait acte de candidature mais, quatre ans après une douloureuse défaite militaire, « les américanistes français marquent leur préférence pour une ville française » [40], tout en veillant à ménager leurs confrères d'Outre-Rhin. Nancy, cité lorraine au riche passé européen, symbole d'une France vaincue, occupée par l'armée allemande jusqu'en 1873, présenterait cependant, selon Étienne Logie, « un profil séduisant et [aurait] l'avantage de ne pas froisser l'Allemagne » [41], étant frontalière des territoires nouvellement occupés. Le premier congrès international des Américanistes, organisé par la Société américaine de France et le comité organisateur de Nancy, s'y réunit donc du 18 au 22 juillet 1875, accueilli dans les murs d'un palais ducal « relevés à peine de leurs ruines » [42], après l'incendie de 1871. Le symbole est fort, et explique sans doute pourquoi l'Allemagne n'envoya pas de délégation officielle ; une délégation alsacienne est présente, avec deux représentants. Les deux congrès suivants, celui de Luxembourg en 1877 et de Bruxelles en 1879, restent d'ailleurs délibérément dans le domaine francophone, des alliés de la France, comme le rappelle un des participants français du congrès de Luxembourg en rendant hommage à l'un de leurs hôtes, M. Servais, « le ministre d'État de 1870 qui ouvrit les bras à nos soldats malheureux [...] tous nous nous rappelions les services rendus par ce généreux pays à la France en deuil ». [43] S'il n'y a toujours pas de délégation officielle allemande au congrès de Luxembourg, une vingtaine de membres allemands se sont tout de même inscrits, au nombre desquels l'anthropologue Adolf Bastian – la délégation d'Alsace-Lorraine apparaissant encore en tant que telle, avec pas moins de 18 membres. À partir du congrès de Madrid en 1881, choix entériné à Bruxelles, le cordon ombilical avec la France et les membres fondateurs de la manifestation est définitivement coupé, l'espagnol s'imposant ici logiquement comme langue du pays organisateur – même si le français reste seule langue officielle pour encore quelques années, y compris au congrès de Berlin, en 1888. C'est d'ailleurs à Madrid qu'une candidature allemande est sollicitée pour organiser le congrès de 1883, invitation déclinée par Wilhelm Reiss qui préfère attendre que les travaux du *Berliner Museum für Völkerkunde* soient achevés pour recevoir les congressistes. En ce sens, le congrès de Berlin, en 1888, marque officiellement la normalisation des relations scientifiques internationales américanistes même si, dans les faits, les américanistes français et allemands se côtoyaient dans ces réunions depuis plus longtemps.

Après bien des hésitations et des tergiversations, pour partie fondées (la jeunesse de la manifestation, la crainte des épidémies, la longueur et le coût du voyage pour les savants européens), pour partie douteuses (l'organisation supposée déficiente des jeunes états latino-américains, l'inexistence de structures scientifiques), le congrès finit par traverser l'Atlantique et organiser une session au Mexique, mais en 1895 et non, comme on aurait pu le supposer, en 1892, au moment du quatrième centenaire de la Découverte – l'Europe, et l'Espagne au premier chef, ne voulant pas se voir priver de cette célébration [44]. Ce qui ne devait être qu'une session extraordinaire, et non un congrès en tant que tel, devint

officiellement le onzième congrès à cause des manifestations avortées de La Haye et de Lisbonne. La capitale portugaise aurait dû le faire coïncider avec la célébration du quatrième centenaire de la découverte du passage aux Indes orientales – ces anniversaires commémoratifs étant souvent le meilleur argument pour une ville candidate pour remporter l'organisation du congrès, comme les capitales Mexico et Buenos Aires en 1910, Rio de Janeiro en 1922, qui fêtent alors le centenaire de leur indépendance, ou bien encore São Paulo en 1954, qui célèbre le quatrième centenaire de sa fondation. Ces échecs de la Hollande et du Portugal à organiser le congrès permettent de pointer l'importance de l'existence de structures (musée, société savante, université, centre de recherche), et de personnalités scientifiques américanistes d'envergure nationale, capables de prendre le relai dans leur pays et d'organiser une manifestation lourde. En errance, le congrès international des américanistes fut bien près de disparaître. C'est le français Ernest-Théodore Hamy, fondateur et conservateur du musée d'ethnographie du Trocadéro, professeur d'anthropologie au Muséum national d'histoire naturelle, et tout récent fondateur de la Société des Américanistes de Paris, qui prend l'initiative de le remettre sur ses rails, au nom de la Société, en organisant une réunion à Paris en 1900, prétextant le jubilé du congrès, en même temps que se tient l'Exposition universelle dans la capitale. C'est le troisième congrès organisé en France, après ceux de Nancy en 1875 et de Paris en 1890. Si c'est une session très modeste par le nombre réduit de communications qui y est prononcé et de participants présents, il marque un temps fort dans l'histoire du congrès dans la mesure où de nouveaux statuts sont rédigés, qui simplifient et élargissent l'ambition scientifique du congrès [45], mais qui, surtout, mettent encore davantage l'accent sur l'internationalisation de la structure en entérinant le principe de l'alternance entre des congrès organisés de chaque côté de l'Atlantique. Le précédent réussi de « la petite révolution marquée par la réunion du Congrès de Mexico » [46] va bénéficier à tous les pays américains et faciliter leurs candidatures.

La tenue du congrès de Mexico permet également de mieux mettre en lumière une dimension importante de l'américanisme : la souplesse de ses bornes chronologiques, la dilatation ou le rétrécissement de sa cartographie. En effet, selon que le pays hôte est ou non américain, selon que la nation invitante européenne a ou non entretenu des liens coloniaux étroits avec le Nouveau Monde – en d'autres termes, selon qu'il y a ou non une « asepsie nationaliste » [47] vis-à-vis de la chose américaine –, la définition de ce qui est du ressort de l'américanisme s'ajuste aux réalités nationales et aux pratiques scientifiques qui y ont cours. Le congrès de Buenos Aires de 1910 a ainsi mis davantage l'accent sur l'ethnographie du Chaco et du Parana, sur les discussions animées autour de la soi-disant découverte de très anciens fossiles humains dans la pampa argentine ; ceux de Mexico, en 1895, 1910 et 1939, sur la richesse de ses sites archéologiques, l'ethnographie des populations otomi, huichol, lacandon, mixé, etc. L'histoire des congrès mexicains est aussi riche d'enseignements sur la signification du congrès pour les pays latino-américains. Très souvent, l'organisation et la tenue d'un tel événement international est une grande première nationale qui joue comme un accélérateur pour la mise en place d'institutions scientifiques, et agit comme une instance de légitimation des structures nationales au niveau international et de l'institutionnalisation

universitaire de nouvelles disciplines comme l'ethnographie, l'anthropologie. Le congrès de 1895 acquit ainsi une forte dimension politique, et fut considéré au Mexique comme un « événement culturel de premier ordre, comme une sorte de cérémonie officielle de reconnaissance internationale de la science mexicaine qui prenait son envol » [48]. De fait, sa préparation a favorisé la réorganisation du musée national, qui s'agrandit grâce à la concession de nouveaux espaces, parmi lesquels ceux de la prestigieuse Casa de la Moneda. Le congrès de 1910 va encore plus radicalement accentuer la prédominance de l'anthropologie sur les autres sciences, puisque c'est l'occasion d'une nouvelle refonte du musée national mexicain, qui devient très solennellement le musée national d'archéologie, d'histoire et d'ethnologie, prenant une très nette inflexion américaniste, au détriment des collections de sciences naturelles, évacuées ailleurs [49]. Profitant de ce congrès, le Mexique affirme ses ambitions scientifiques avec la création d'une École internationale d'archéologie et d'ethnologie américaines, à laquelle participent les universités allemandes et états-uniennes, et qui va jouer un rôle capital dans la formation de toute une génération de savants mexicains. Dans son discours de bienvenue, le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts mexicain n'hésite pas à introduire le néologisme de « mexicologue » et affirme que son pays ambitionne d'être la « capitale archéologique du continent américain » [50], ce dont sont pleinement conscients les américanistes nord-américains qui se sont déplacés en nombre, tout comme les Allemands, qui bénéficient en la personne d'Eduard Seler d'un président du congrès attentif à resserrer les liens entre le Mexique et sa patrie. Le congrès de 1939, quant à lui, coïncide avec la création de l'Institut national d'Anthropologie et d'histoire, placé sous la direction de l'anthropologue indigéniste Alfonso Caso, création qui connaît ainsi une publicité maximale qui la place d'office parmi les institutions scientifiques phares de l'Amérique latine.

Du point de vue de la légitimation, du prestige, recherchés en organisant de telles réunions, l'exemple de l'Espagne, et de ses congrès de Madrid en 1881, Huelva en 1892, Séville en 1935, n'est pas si différent de la situation mexicaine, même si l'américanisme s'entend ici surtout comme l'histoire des relations entre l'ancienne métropole et ses colonies, dans un contexte – la fin du XIXe siècle – encore très marqué par la Légende noire (*Leyenda negra*) sur les méfaits de la colonisation espagnole. Cette *Leyenda negra* entache encore durablement l'image du royaume à l'étranger, même dans les cercles scientifiques américanistes, à un moment politique où le pays, qui a perdu et est en train de perdre la quasi-totalité de ses possessions coloniales, est en position périphérique par rapport aux nations impérialistes européennes comme la France, l'Allemagne ou l'Angleterre, qui n'ont pas son passif historique avec l'Amérique du Sud et sont plus offensives. L'Espagne s'interroge sur son identité nationale et son passé, doute de son avenir. L'américanisme, défini dans ce cas d'espèce comme « l'histoire de l'Espagne en Amérique » prend alors tout son relief idéologique et devient une façon d'insister sur l'importance historique de l'ancienne métropole colonisatrice, « savante et protectrice des indigènes », porteuse de civilisation pour le continent américain [51]. Elle en vient à chérir « sa relation avec le monde américain comme une recette de régénération [politique] interne » [52] et ne se définit plus par rapport aux autres nations européennes,

mais dans sa relation historiquement et linguistiquement privilégiée avec ses anciennes possessions, forgeant le concept d'*iberoaméricanisme* pour qualifier cet ensemble géographique et culturel. Rien d'étonnant alors à constater que les américanistes espagnols sont avant tout des historiens, et qu'il n'y a quasiment pas d'anthropologues ou d'archéologues – ce qui a pu parfois déstabiliser les américanistes français [53] qui, eux, sont avant tout anthropologues. Alors que les américanistes espagnols sont peu nombreux à fréquenter ces réunions [54], l'organisation des deux premiers congrès revêt pourtant une importance très spéciale pour l'Espagne, lui permettant de faire son entrée officielle dans le chœur des nations scientifiques et de démontrer, en organisant d'importantes expositions [55] révélant ses trésors ethnographiques, bibliographiques et archivistiques, qu'on ne saurait écrire l'histoire des peuples amérindiens sans faire un détour par l'Espagne et l'exploitation de ses ressources documentaires.

Les américanistes allemands non plus ne parlent pas d'Amérique *latine*, à la différence des Français, étant étrangers au concept idéologique de latinité, mais utilisent, comme les Espagnols, l'expression d'Ibéro-Amérique. L'intérêt des érudits allemands pour l'Amérique est très ancien, puisqu'il remonte au XVII^e siècle, et se renforça dans les deux siècles suivants grâce, entre autres, aux publications des jésuites allemands [56]. Comme le fait remarquer le grand mexicaniste Eduard Seler au Congrès de Mexico de 1895, si les Allemands n'ont pas découvert l'Amérique, ils ont pris « une grande part à la conquête scientifique de ce continent ; il suffit de citer les noms du baron de Humboldt, de Martius et de von den Steinen » [57]. Dans son discours inaugural, le président du congrès de Berlin, en 1888, ne disait pas autre chose, preuve que cette idée est solidement ancrée chez les américanistes allemands [58], qui s'enorgueillissent de leur rapport désintéressé – c'est-à-dire non colonial – à l'Amérique latine [59]. A la différence des Espagnols, les américanistes allemands sont avant tout anthropologues, archéologues, linguistes, ethnographes, et ils investissent rapidement les congrès américanistes, où ils sont très présents, qu'ils se déroulent en Europe ou en Amérique. L'explorateur du haut Xingu brésilien, Karl von den Steinen, rappelait que c'est au congrès de Berlin que, pour la première fois, firent le déplacement, pas seulement des diplomates et des amateurs éclairés, mais aussi des savants professionnels venus d'Amérique du Nord et du Sud [60]. Les américanistes allemands dominent sans conteste la scène américaniste européenne, forts qu'ils sont de leur réseau d'universités et de musées ethnographiques qui commanditent et financent les missions archéologiques et ethnographiques. Il n'y a qu'à citer les noms d'Adolf Bastian, Max Uhle, Eduard Seler, Paul Ehrenreich, Karl von den Steinen, Arthur Baessler, Max Schmidt, Theodor Koch-Grünberg, Robert Lehmann-Nitsche, Konrad Theodor Preuss, Walter Krickeberg, Walter Lehmann, sans oublier Franz Boas, père fondateur de l'anthropologie états-unienne né en Westphalie, etc., pour se rendre compte que la liste est longue de ces savants qui vont sur le terrain mener des recherches ethnographiques originales, entreprennent des campagnes de fouilles, enrichissent les musées ethnographiques, publient abondamment. A la fin du XIX^e siècle et jusque dans les années 1930, il est inconcevable pour un américaniste en activité, qui veut se tenir au courant de l'actualité de la recherche, de ne pas être germanophone. C'est ce qui

explique leur fort investissement dans les congrès ayant lieu en Amérique du Sud où ils sont bien intégrés dans les cercles académiques : Eduard Seler, qui a effectué de nombreux et longs séjours au Mexique, est honoré de la présidence de la session de Mexico, tandis que Robert Lehmann-Nitsche, directeur du département d'anthropologie du musée de La Plata, est l'organisateur et le secrétaire général de celle de Buenos Aires, en 1910 [61] ; Herbert Baldus, qui quitta l'Allemagne dans les années 1930 pour s'installer définitivement au Brésil, organise le congrès de São Paulo de 1954.

Ernest-Théodore Hamy avait sollicité en 1900 ses collègues allemands, en la personne de Karl von den Steinen, venu à Paris, en leur demandant d'organiser le prochain congrès qui aurait lieu en Europe. Le congrès de Stuttgart de 1904 confirme l'inflexion décisive que connaît l'américanisme en faveur de l'ethnographie, qui se développe fortement dans ces années en même temps que la pratique du terrain ethnographique commence à se professionnaliser aux États-Unis – comme l'avait bien illustré le congrès de New York de 1902 – et en Allemagne. La place accordée aux communications et aux discussions ressortissant à la section ethnographique est très remarquée par les membres du congrès [62], ce secteur de la recherche américaniste acquérant une importance qu'il ne possédait pas auparavant, rééquilibrant l'intérêt entre les sociétés amérindiennes disparues et les sociétés vivantes. De nouveaux thèmes de recherche émergent également, comme l'attention portée aux phénomènes religieux, au folklore, à la mythologie, à la cosmogonie indigène, Walter Lehmann et Theodor Preuss étant amicalement qualifiés de « dévots de la religion mexicaine » [63] par le Français Léon Lejeal. Plus que jamais, le congrès est un excellent sismographe des tendances de la recherche américaniste. C'est sans conteste dans l'entre-deux guerres que l'américanisme allemand connaît son apogée, avec le « triumvirat [Theodor] Preuss- [Walter] Krickeberg- [Walter] Lehmann » qui fait de Berlin un centre particulièrement attractif [64]. Le congrès de Hambourg, en 1930, présidé par Georg Christian Thilenius, vient couronner les activités de l'Institut Ibéro-Américain hambourgeois, et démontrer la vitalité de la recherche américaniste allemande, particulièrement bien reconnue par les américanistes états-uniens, très présents à ce congrès. L'arrivée au pouvoir des nazis va considérablement changer la situation de l'anthropologie, et de l'américanisme en particulier, avec des règlements de compte sordides entre américanistes jadis rivaux qui utilisent la propagande antisémite pour déconsidérer des confrères respectés [65].

Une vingtaine d'année auparavant, la survenue de la première guerre mondiale en 1914, puis la signature du traité de Versailles en 1919, considéré en Allemagne comme un diktat humiliant, eurent aussi des répercussions dans le domaine américaniste, menaçant l'existence même d'un dialogue scientifique international et la pérennité d'une structure qui, depuis une quarantaine d'années et en une vingtaine de sessions, avait pourtant fait les preuves de son utilité.

L'affirmation d'une internationale scientifique américaniste

Très justement, Monica Quijada et Jesus Bustamante font remarquer que le facteur déterminant dans la constitution de l'américanisme en tant que discipline scientifique de dimension internationale, n'est pas tant la production d'écrits scientifiques que l'*action* collective même qui crée l'espace international dans lequel s'épanouit l'américanisme [66] – et, pourrait-on ajouter, l'action collective qui se bat pour maintenir cet espace international à des moments critiques. La revendication de l'internationalisme scientifique, de la neutralité de la science, prit, par exemple, une dimension particulière après la longue guerre meurtrière de 1914-1918, dans la mesure où elle pouvait aussi être comprise comme un désaveu de l'exacerbation des nationalismes revanchards qui s'exprimaient de tous côtés. Si, jusqu'en 1924, les tentatives de restauration de la sociabilité américaniste internationale sont l'œuvre de quelques individualités fortes du champ anthropologique et américaniste (comme Franz Boas et Paul Rivet, devenus les forces motrices de la discipline chacun dans leur pays), elles restent plutôt confidentielles et s'expriment surtout dans la correspondance privée ou à travers des initiatives certes louables mais de portée limitée qui ne concernent que peu de savants [67]. Un congrès international des américanistes a bien eu lieu pendant la guerre, celui de Washington, qui aurait dû se tenir en 1914 mais qui fut repoussé à la fin 1915, lorsque les Américains comprirent que le conflit allait encore durer et qu'il ne fallait pas espérer une présence européenne de si tôt. Paradoxalement, d'un point de vue américain, le congrès fut un réel succès, ses organisateurs choisissant de le coupler au congrès scientifique panaméricain, qui se tint la même semaine, afin d'accroître sa fréquentation et sa popularité. L'affluence fut bien au rendez-vous : près de 400 membres se pressèrent aux réunions, 90 communications furent programmées ce qui obligea à dédoubler les sessions. Mais le congrès des américanistes n'est plus international, seulement panaméricain, tout comme celui de Rio de Janeiro, en 1922, le premier à se tenir depuis la fin de la guerre. La situation économique est tellement désastreuse en Europe, le change si défavorable, que les américanistes du Vieux Monde ne peuvent se permettre de faire le coûteux voyage. En fait, depuis le congrès de Londres en 1912, il n'y a pas eu de réunions associant tous les savants, d'Europe et d'Amérique, des nations alliées et ennemies.

L'américaniste français Paul Rivet, secrétaire de la Société des Américanistes de Paris, n'est pas satisfait de cette situation, qui n'est guère favorable à la reprise d'un dialogue scientifique affranchi des considérations politiques. Il faut que le congrès des Américanistes revienne lors de la prochaine session en Europe mais « les événements des cinq dernières années limitent ce choix aux pays neutres » [68] si on veut qu'il puisse accueillir les ennemis d'hier. Il pense bien évidemment à la Suède, dont son ami l'américaniste Erland Nordenskiöld est originaire, et qui accepte la responsabilité de cette lourde tâche. C'est par son entremise que Paul Rivet a pu renouer des relations épistolaires avec les savants allemands en 1919. Sur la proposition du Français, le bureau du congrès de Rio décide que le prochain se tiendra en 1924 à La Haye – qui s'était déjà proposée – et à Göteborg. Paul Rivet est conscient des difficultés qui attendent l'organisateur s'il veut créer un climat de confiance et ménager les susceptibilités de chacun [69]. Ressortir d'un pays neutre n'est pas pour

autant une position confortable : accusé par certains d'être pro-allemand, par d'autres de leur être hostile [70], Erland Nordenskiöld doit faire preuve de diplomatie pour parvenir à réunir les anciens belligérants. Conscient de la politique de la main tendue mise en œuvre par Paul Rivet, une commission locale est formée en Allemagne, composée de Rudolf Martin, du géographe Karl Sapper et de son assistant Franz Termer, et d'un ami de Rivet, Theodor Koch-Grünberg [71]. Elle se charge d'organiser la participation des américanistes allemands, en assurant le financement de leur transport et de leur logement [72]. La date du congrès se rapprochant, Paul Rivet écrit à Franz Boas qu'il ira au congrès « dans un esprit de complet internationalisme » [73].

Le Congrès ouvre sa première session à La Haye, le mardi 12 août 1924. Lors de la cérémonie d'ouverture, le président accueille les congressistes en saluant la présence conjointe de membres américains et européens, des anciennes nations alliées et ennemies, soulignant avec force que « si le savant a bien une patrie la science ne peut être qu'internationale » [74]. Il mentionne aussi quatre américanistes qui ont particulièrement contribué, par leur activité scientifique, au progrès de leur discipline. Le premier salué par le président n'est autre que Paul Rivet, dont le « seul nom est le symbole de la force. Il est le 'rivet' qui tient ensemble la Société des Américanistes. [...] Qu'il soit un homme de caractère qui ne s'embarrasse pas de préjugés est prouvé par la nécrologie très élogieuse qu'il a écrite à la mémoire de feu son ami Edouard Seler » [75]. Très symboliquement, il prononce la conférence inaugurale, suivie d'une autre conférence par l'Allemand Karl Sapper. Du point de vue de la reprise des relations scientifiques internationales, le congrès est une réussite ; du point de vue strictement américaniste, il a permis de se rendre compte de l'état d'avancement des connaissances, les plus grands américanistes du moment ayant fait le déplacement ou s'étant fait représenter [76]. Autre geste symbolique fort pris à l'initiative d'Erland Nordenskiöld, un quotidien de Göteborg fait sa une avec une photographie représentant Paul Rivet serrant la main de Karl von den Steinen, ami proche de Franz Boas. Immense succès personnel pour Erland Nordenskiöld, le congrès de Göteborg ressoude la communauté américaniste, et restaure la valeur cardinale de l'internationalisme, renforçant la légitimité définitive du congrès en tant qu'institution importante de la vie scientifique américaniste.

Preuve de la solidité de l'institution, la survenue de la seconde guerre mondiale n'ébranle pas le bien-fondé de ces réunions régulières, même si le conflit impose une longue pause de huit ans après la session dédoublée de Mexico et Lima, en 1939. Dans un contexte de refonte d'un nouvel ordre géopolitique international, qui voit la création de grandes organisations comme l'ONU et l'Unesco, la tradition du congrès international des américanistes est vue avec une faveur particulière. Conformément au souhait du congrès de Mexico, en 1939, c'est bien à Paris qu'est organisé le vingt-huitième congrès, par un Paul Rivet dont l'autorité scientifique et politique [77] est décuplée depuis la fin de la guerre. 250 congressistes se rassemblent pour « travailler tous ensemble à rattacher les fils de la trame de notre science brisés une seconde fois. » [78] Les congrès d'après-guerre respectent le nouvel ordre international, puisqu'ils ont ensuite lieu à New York (1949) puis à Londres (1951), dans les pays qui ont gagné la guerre. Il faudra attendre 1968, soit trente-huit ans après le congrès de

Hambourg, pour qu'un congrès soit à nouveau organisé en Allemagne fédérale, à Stuttgart et Munich. Ces années auront vu une profonde transformation de la pratique américaniste, avec un essor sans précédent des universités et de la recherche en Amérique du Sud même, favorisant ainsi le rééquilibrage du dialogue entre savants du centre et de la périphérie, qui coopèrent dans des projets collectifs internationaux, et avec une prise de parole politique des populations amérindiennes elles-mêmes. Le congrès continue d'être la grande messe des américanistes, une caisse de résonance sans égal pour enregistrer l'évolution des tendances de la recherche. La définition de l'américanisme s'est considérablement élargie puisqu'elle inclut dorénavant aussi bien la sociologie, l'histoire, que les sciences de l'éducation, les sciences politiques, l'anthropologie appliquée, et le congrès, au bord de l'asphyxie organisationnelle avec près de deux mille cinq cents participants, serait presque devenu victime de son succès. à tout prendre, c'est un bel hommage à l'audace des fondateurs français de cette manifestation scientifique, il y a presque 150 ans de cela, persuadés, contre toute attente, que l'américanisme avait de l'avenir.

[1] Paul Rivet, «L'histoire des Congrès internationaux des Américanistes», in : Sol Tax (éd.), *Acculturation in the Americas. Proceedings and Selected papers of the xxixth International Congress of Americanists*, Chicago, the University of Chicago Press, 1952, (p. 1-7), p. 2.

Cet article a été originellement publié, dans une version légèrement différente, sous le titre «La discipline s'acquiert en s'internationalisant. L'exemple des congrès internationaux des américanistes (1875-1947)», dans le numéro de la *Revue germanique internationale* dirigé par Pascale Rabault-Feuerhahn et Wolf Feuerhahn, «La Fabrique internationale de la science. Les congrès scientifiques de 1865 à 1945», 2010, 12 : <https://journals.openedition.org/rgi/236>

[2] « Discurso do Professor Herbert Baldus, presidente da comissão organizadora », in : *Anais do XXXI Congresso Internacional de Americanistas*, São Paulo, Editora Anhembi, 1955, (p. xlv-l), p. xlv (ma traduction).

[3] La cinquante-troisième session s'est tenue à Mexico en 2009 ; la prochaine aura lieu à Vienne en 2012.

[4] Juan Comas, *Cien años de congresos internacionales de Americanistas : ensayo histórico-crítico y bibliográfico*, Mexico, Universidad nacional autónoma de México, 1974. Une première version de ses travaux de compilation fut publiée en 1954 : Juan Comas, *Los congresos internacionales de Americanistas. Síntesis histórica e índice bibliográfico general 1875-1952*, Mexico, Ediciones especiales del Instituto Indigenista Interamericano, 1954.

[5] Leoncio López-Ocón, «El papel de los primeros congresos internacionales de americanistas en la construcción de una comunidad científica », in : Mónica Quijada y Jesús Bustamante (éds.), *Elites intelectuales y modelos colectivos. Mundo ibérico (siglo xvi-xix)*, Madrid, 2002, (p. 271-284), p. 282-283.

[6] Le rythme est devenu trisannuel après le XLIIIe congrès, celui du Centenaire, à Paris, en 1976.

[7] Ce fut le cas des congrès de Londres, en 1912, présidé par Clements Markham, le congrès couronnant sa longue carrière ou du congrès de Göteborg, en 1924, présidé par l'ethnologue suédois Erland Nordenskiöld, directeur du musée ethnographique. Cf. Juan J.R. Villarías Robles, « El peruanismo de Sir Clements Markham (1830-1916) », in : Leoncio López-Ocón, Jean-Pierre Chaumeil et Ana Verde Casanova (éds.), *Los americanistas del siglo XIX. La construcción de una comunidad científica internacional*, Madrid, Francfort, Iberoamericana, Vervuert, 2005, p. 111-143), et Christer Lindberg, « Anthropology on the Periphery : the Early Schools of Nordic Anthropology », in : Henrika Kuklick (éd.), *A New History of Anthropology*, Oxford, Blackwell, 2008, p. 161-172.

[8] Etienne Logie et Pascal Riviale, « Le Congrès des américanistes de Nancy en 1875 : entre succès et désillusions », *Journal de la Société des Américanistes* 95-2, 2009, (p. 151-171), p. 152.

[9] Sur l'américanisme allemand, cf. Gerdt Kutscher, *Berlin como centro de estudios americanistas. Ensayo bio-bibliográfico*, Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1976 ; Michael Kraus, *Bildungsbürger im Urwald. Die deutsche ethnologische Amazonienforschung (1884-1929)*, Marburg, Curupira, 2004 ; H. Glenn Penny, *Objects of culture : Ethnology and Ethnographic Museum in Imperial Germany*, Chapel-Hill, Londres, The University of North Carolina Press, 2002.

[10] Sur cette période de gestation, cf. plusieurs contributions de Nadia Prévost, « Historiographie de l'américanisme scientifique français au XIXe siècle : le 'Prix Palenque' (1826-1839) ou le choix *archéologique* de Jomard », *Journal de la Société des Américanistes* 95-2, 2009, p. 117-149 ; « El papel equívoco de los textos escritos en el americanismo francés, o las modalidades de la ciencia etnográfica en búsqueda de su cientificidad (1850-1895) », in : Fermín del Pino-Díaz, Pascal Riviale, Juan J.R. Villarías-Robles (éds.), *Entre textos e imágenes. Representaciones antropológicas de la América indígena*, Madrid, CSIC, 2009, p. 27-37 ; *Brasseur de Bourbourg et l'émergence de l'américanisme scientifique en France au XIXe siècle*, thèse d'histoire, université de Toulouse II, 2006, p. 587-652. Voir aussi Pascal Riviale, « L'américanisme français avant la Société des Américanistes », *Journal de la Société des Américanistes* 81, 1995, p. 207-229. Sur l'importante cohorte d'explorateurs français dans les Amériques, cf. Jean-Georges Kirchheimer, *Voyageurs francophones en Amérique hispanique au cours du XIXe siècle. Répertoire bio-bibliographique*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1987 ; Numa Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle. Tome 3 : Amériques*, Paris, éditions du CTHS, 1999.

[11] Nadia Prévost, *Brasseur de Bourbourg*, p. 638.

[12] Pascal Riviale, « La science au pas cadencé : les recherches archéologiques et anthropologiques durant l'intervention française au Mexique (1862-1867) », *Journal de la Société des Américanistes* 85, 1999, p.307-341 ; Nadia Prévost, « La Commission scientifique du Mexique (1864-1867) : un exemple de collaboration scientifique entre l'élite savante française et mexicaine? », *Revue d'histoire des sciences humaines* 19 (2), 2008, p. 107-116 ; Armelle Le Goff, « La Commission de l'exploration scientifique du Mexique : quelles archives aux Archives Nationales? », *Histoires de l'Amérique Latine* 3, 2009, article en ligne n°2.

[13] Nadia Prévost, *Brasseur de Bourbourg*, p. 640.

[14] Pascal Riviale, « L'américanisme français », p. 220-221.

[15] Les dernières pages du compte rendu de ce congrès sont réservées à l'annonce de la création du premier congrès des américanistes, de ses statuts, des questions scientifiques qui y seront débattues et de la composition du comité local d'organisation. Cf. Julien Duchateau, *Une création scientifique française. Le premier Congrès International des Orientalistes*, Paris, Maisonneuve & Cie, 1875.

[16] Luc Chailleu, « Histoire de la Société d'Ethnographie. La revue orientale et américaine (1858-1879). Ethnographie, orientalisme et américanisme au XIXe siècle », *L'Ethnographie* 86 (I), 1990, p. 89-107; Nadia Prévost, *Brasseur de Bourbourg*, p. 604-618.

[17] Léon de Rosny, « L'américanisme et le Congrès international de Nancy », *La Revue scientifique de la France et de l'étranger* VIII, 1875, p. 1020-1023. Rosny appelle de ses vœux la constitution d'« une sorte d'aristocratie scientifique » (p. 1021) qui viendrait pallier la médiocre situation de l'américanisme vis-à-vis de l'orientalisme. Très imprégné de philologie orientaliste, il propose aussi un programme pour l'américanisme international qui se cantonnerait à explorer les documents écrits et l'archéologie des seuls domaines mexicains, « yucatèques » (sic) et péruviens (p. 1022). C'est en partie l'imposition forcée du modèle philologique orientaliste sur l'américanisme (qui s'intéresse à un continent ignorant de l'écrit dans sa grande majorité) qui explique son échec.

[18] Christophe Prochasson, « Les Congrès : lieux de l'échange intellectuel. Introduction », *Mil neufcent. Cahiers Georges Sorel*, 1989, (p. 5-8), p. 6.

[19] Nadia Prévost, *Brasseur de Bourbourg*, p. 648, note 2756, qui cite un article de Léon de Rosny publié dans *l'Annuaire de la Société américaine* III, 1875, p. 91.

[20] Au XIXe siècle, la sociabilité érudite est très majoritairement le fait des amateurs éclairés, héritiers d'une conception de la science venue des Lumières, et est constituée en grande partie par les élites et ce qu'Anne Rasmussen nomme les « intellectuels d'état » (« Les Congrès internationaux liés aux Expositions universelles de Paris (1867-1900) », *Mil neufcent. Cahiers Georges Sorel*, 1989, (p. 23-44), p. 42). La noblesse et la bourgeoisie sont l'élément moteur des nombreuses sociétés savantes créées à cette époque où l'on se pique de s'intéresser aux sciences sans pour autant espérer faire carrière dans un domaine qui offre encore très peu de perspectives universitaires ou académiques. Les tout premiers congrès internationaux des américanistes n'échappent pas à la règle. Cf. Pascal Riviale, « Archéologie et sociabilité. La délégation du Pérou au premier congrès international des américanistes, Nancy 1875 », *Bulletin de l'IFEA* XVIII-1, 1989, p. 55-64.

[21] Anne Rasmussen, « Les Congrès internationaux », p. 29.

[22] Sur l'histoire de cette société savante qui jouit d'un prestige scientifique international sans égal, occupant une position de monopole dans la diffusion du savoir américaniste pendant plus de cinquante ans, cf. Christine Laurière, « La Société des Américanistes de Paris : une société savante au service de l'américanisme », *Journal de la Société des Américanistes* 95-2, 2009, p. 93-115 et « La Société des Américanistes de Paris (1895-) : ombres et lumières de l'américanisme française », 2021, in *Bérose – Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*.

[23] Déclaration de la Commission de Publication lors de la séance du Conseil, le jeudi 13 septembre 1877,

in : *Congrès international des Américanistes. Compte rendu de la seconde session, Luxembourg 1877*, Luxembourg, Paris, Victor Bück, Maisonneuve & Cie, 1878, p. 261-262.

[24] Leoncio López-Ocón, «El papel de los primeros congresos internacionales de americanistas », *op. cit.*, p. 272. Voir aussi, du même auteur, «La formación de una malla de corresponsales o de cómo Jiménez de la Espada se insertó en una comunidad científica internacional de americanistas », in : Leoncio López-Ocón, Jean-Pierre Chaumeil et Ana Verde Casanova (éds.), *op. cit.*, p. 285-310.

[25] *Congrès International des Américanistes. Compte rendu de la première session Nancy 1875*, Paris, Crépin-Leblond et Maisonneuve & Cie, 1875, p. 1.

[26] Allusion aux propos tenus par le professeur Blaise, luxembourgeois, lors du premier congrès international des américanistes, qui espérait que les « robinsonnades » et les « chinoiseries » c'est-à-dire toutes « les hypothèses fantaisistes » soient « reléguées à jamais dans le pays des chimères ». Cité par Henri Lehmann, « Célébration du Centenaire des Congrès internationaux des Américanistes, à Nancy, le 10 septembre 1976 », in : *Actes du xliie congrès international des américanistes. Congrès du Centenaire*, Paris, 1977, (p. 22-29), p. 28.

[27] Cf. Juan Comas, *Los congresos internacionales de Americanistas*, p.xv-xxi. Cf aussi la citation de Paul Rivet en exergue de cet article.

[28] Propos de Frédéric de Hellwald, in : *Congrès International des Américanistes. Compte rendu de la première session Nancy 1875*, p. 162

[29] Cf. la longue discussion qu'il engage à la suite de la lecture de la communication de Foucaux sur le bouddhisme en Amérique, *Congrès International des Américanistes. Compte rendu de la première session Nancy 1875*, p. 134-140.

[30] Etienne Logie et Pascal Riviale, «Le congrès des américanistes de Nancy», p. 160-161.

[31] Monica Quijada, « América Latina en las revistas europeas de antropología, desde los inicios hasta 1880. De la presencia temática a la participación académica », *Revista de Indias* LXV-234, 2005, p. 319-336.

[32] *Congrès international des Américanistes. Compte rendu de la seconde session Luxembourg 1877*, Luxembourg et Paris, Victor Bück et Maisonneuve & Cie, 1878, p. 169.

[33] Discours d'ouverture, in : *Congrès international des Américanistes. XIe session tenue à Paris en 1900*, Paris, Ernest Leroux, 1902, (p.xiii-xvi), p. xv.

[34] Léon Lejeal, « Le congrès de Stuttgart (Ethnographie moderne et questions précolombiennes) », *Journal de la Société des Américanistes* III, 1906, (p. 123-134), p. 133.

[35] *Proceedings of the nineteenth international congress of americanists held at Washington, December 27-31, 1915*, Washington, 1917, p. lvii (ma traduction).

[36] Selon la formule de M. Cora, secrétaire général du congrès de Turin de 1886, dans son discours lors de la séance d'inauguration du congrès de Berlin (*Congrès international des Américanistes. Compte rendu de la septième session, Berlin 1888*, Berlin, Librairie W. H. Kühl, 1890, (p. 36-45), p. 43).

[37] Financée par Morris Jesup, dirigée par Franz Boas, cette ambitieuse expédition (1897-1902), menée des deux côtés du détroit de Béring (Russie, Colombie Britannique et Canada) avait pour but de déterminer l'origine des premiers habitants du continent américain, de mener des enquêtes (anthropologiques, ethnographiques, linguistiques) approfondies sur les relations entre les peuples asiatiques et amérindiens.

[38] Sur l'importance du moment diffusionniste dans la réflexion anthropologique, cf. Christine Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, 2008, p. 243-249.

[39] Discours inaugural de Franz Boas, in : *International Congress of Americanists. Proceedings of the Twenty-Third Session, held at New York, September 17-22, 1928*, New York, The Science Press Printing Co, 1930, (p. xxxviii-xl), p. xxxix (ma traduction).

[40] Etienne Logie, « Nancy et le premier Congrès international des Américanistes », *Le pays lorrain*, mars 2008, (p. 35-40), p. 35.

[41] Etienne Logie, Pascal Riviale, « Le congrès des américanistes de Nancy », p. 156.

[42] Propos d'Henri Lepage, président du Comité du Musée lorrain et de la Société d'Archéologie lorraine, (*Congrès International des Américanistes. Compte rendu de la première session Nancy 1875*, p. 28.)

[43] *Allocution faite à la Société de géographie dans sa séance du 21 novembre 1877 sur la deuxième session du Congrès international des Américanistes tenue à Luxembourg du 10 au 13 septembre 1877, par Gabriel Gravier*, Rouen, Imp. E. Cagniard, 1877, p. 27.

[44] Palmira Vélez, *La historiografía americanista en España 1755-1936*, Madrid, Francfort, Iberoamericana, Vervuert, 2007, p. 343. Juan Comas voit là une anomalie dans l'histoire du congrès, in : Juan Comas, *Los congresos internacionales de Americanistas*, chapitre II : « Cómo y cuándo se logró celebrar congresos de americanistas en el nuevo mundo », p. xxiii-xxxv.

[45] « Article I. Le Congrès international des Américanistes a pour objet l'étude historique et scientifique des deux Amériques et de leurs habitants » (repris in : Juan Comas, *Los congresos internacionales de americanistas*, p. I)

[46] Paul Rivet, « L'histoire des congrès internationaux des américanistes », p. 6. Henri Cordier, membre fondateur de la Société des Américanistes et ami proche de Hamy, avait fait un compte rendu positif du congrès dans le *Journal de la Société des Américanistes*, estimant qu'il était maintenant plus que temps pour l'Amérique de réunir « ces assises scientifiques » (Henri Cordier, « Congrès de Mexico », *Journal de la Société des Américanistes* I, 1896, (p. 81-88), p. 82).

[47] Palmira Vélez, *op. cit.*, p. 346.

[48] Jesus Bustamante, «La conformación de la antropología como disciplina científica, el museo nacional de México y los congresos internacionales de Americanistas», *Revista de Indias* LXV-234, 2005, (p. 303-318), p. 308.

[49] *Ibid.*, p. 311.

[50] *Reseña de la segunda sesión del XVII Congreso internacional de Americanistas efectuada en la ciudad de México durante el mes de septiembre de 1910 (Congreso del Centenario)*, Mexico, Imprenta del Museo Nacional de Arqueología, Historia y Etnología, 1912, p. 18.

[51] Palmira Vélez, *op. cit.*, p. 14.

[52] *Ibid.*, p. 374.

[53] Raoul d'Harcourt, « XXVIe Congrès international des Américanistes », *Journal de la Société des Américanistes* XXVII, 1936, p. 476.

[54] Palmira Vélez, *op. cit.*, p. 342. Marcos Jiménez de la Espada est une notable exception.

[55] Leticia Ariadna Martínez et Ana Verde Casanova, « Las exposiciones americanistas españolas en la segunda mitad del siglo XIX », in : Leoncio López-Ocón, Jean-Pierre Chaumeil et Ana Verde Casanova (éds.), *op. cit.*, p. 145-168.

[56] Sandra Rebok, « La constitución de la investigación antropológica alemana a finales del siglo XIX : actores y lugares del saber americanista », in : Leoncio López-Ocón, Jean-Pierre Chaumeil et Ana Verde Casanova (éds.), *op. cit.*, (p. 213-244), p. 215.

[57] Discours de Eduard Seler, in : *Congreso Internacional de Americanistas. Actas de la Undécima reunión : México, 14-23 octubre, 1895*, Mexico, Agencia tipográfica de F. Díaz de León, 1897, p. 90.

[58] Discours inaugural de Wilhelm Reiss, *Congrès international des Américanistes. Compte rendu de la septième session, Berlin 1888*, Berlin, Librairie W.H. Kùhl, 1890, (p. 45-49), p. 48.

[59] Sandra Rebok (*op. cit.*) nuance cette vision, rappelant l'importance des investissements économiques faits en Amérique latine par la Prusse, et l'existence de petites colonies allemandes dans divers pays, qui ne se diluent pas dans la société d'accueil.

[60] Discours de Karl von den Steinen, *International Congress of Americanists. Thirteenth session held in New York in 1902*, Easton, Eschenbach Printing Cy, 1905, p. lv.

[61] Le 17e congrès de 1910 est divisé en deux sessions, Mexico et Buenos Aires.

[62] Léon Lejeal, « Le Congrès de Stuttgart (Ethnographie moderne et questions précolombiennes) »,

Journal de la Société des Américanistes III, 1906, p.123-134. Le *Journal* consacre une autre note à « L'histoire géographique et l'histoire coloniale au Congrès de Stuttgart », signée d'Henri Froidevaux (p. 325-329).

[63] Léon Lejeal, *op. cit.*, p. 130.

[64] Gerdt Kutscher, *op. cit.*, p. 45.

[65] Cf. la lettre de Paul Rivet à Franz Boas sur son voyage à Berlin à Pâques 1933, in : Christine Laurière, *Paul Rivet*, p. 659-660.

[66] « Introducción », in : Monica Quijada et Jesus Bustamante (éds.), *Elites intelectuales y modelos colectivos*, *op. cit.*, (p. 13-32), p. 28.

[67] Christine Laurière, *Paul Rivet*, p. 323-340. Je pense en particulier à la menace de démission de Paul Rivet de son poste névralgique de secrétaire de la Société des Américanistes de Paris si était votée la radiation des membres allemands et autrichiens (cf. Christine Laurière, « L'anthropologie et le politique, les prémises. Les relations entre Franz Boas et Paul Rivet (1919-1942) », *L'Homme* 187-188, (p. 69-92), p. 71-76)

[68] « Congrès international des Américanistes. La xxème session du CIA », *Journal de la Société des Américanistes* XII, 1920, p. 279.

[69] Paul Rivet, « Nils Erland Nordenskiöld », *Journal de la Société des Américanistes* XXIV, (p. 295-307), p. 297.

[70] Cf. la lettre de Erland Nordenskiöld à Paul Rivet, 30 juin 1922 (archives de la bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle de Paris (BCM), fonds Rivet, 2 AP 1 C).

[71] Paul Rivet, « Theodor Koch-Grünberg », *Journal de la Société des Américanistes* XVII, 1925, p. 322-328.

[72] Michael Kraus, « International friendship as contributions to peace. The correspondence between Paul Rivet and Theodor Koch-Grünberg in the context of the first world war », *Antipoda* (Bogota), 11, Jlt-déc. 2010, pp. 25-42.

[73] Copie de la lettre de P. Rivet à F. Boas, 2 février 1924 (fonds Rivet, archives BMH, 2 AP 1 D).

[74] Allocution inaugurale du président du Congrès, Th. Delprat, *Comptes-rendus du XXie Congrès international des Américanistes, 1re partie, La Haye, 1922*, Leyde, E.J. Brill Ltd, 1924, p. xxviii.

[75] *Ibid.* Cf. la longue nécrologie de Paul Rivet, dans laquelle il fait état de leur prise de position commune pour un retour à une situation apaisée entre américanistes français et allemands (« Eduard Seler », *Journal de la Société des Américanistes* XV, 1923, p. 280-287).

[76] Christer Lindberg, *op. cit.*, p. 167-169.

[77] Homme politique de gauche, militant antifasciste et antiraciste, Paul Rivet fut un antipétainiste de la

première heure, et membre du réseau de résistance du musée de l'Homme. Contraint à l'exil en Amérique latine, il fut nommé par le général de Gaulle conseiller culturel du Comité de la France Libre pour toute l'Amérique latine.

[78] Discours inaugural de Paul Rivet, *Actes du XXVIII^e congrès international des américanistes Paris 1947*, Paris, Société des Américanistes de Paris, 1948, (p. xxvii-xxxii), p. xxvii.